

Moi, Aurore Sand alias George Dupin

Il m'est impossible de m'occuper de rien avec suite aujourd'hui. J'ai la tête fort malade. Ce chagrin ne sait pas se taire et ne veut pas mourir...

Que faire ? On ne dînera que dans deux heures...
Le tour de ma chambre est bientôt fait. Et si je rangeais... Oh, rien n'est ennuyeux comme de ranger.

J'aimerais parler à quelqu'un... Et si j'écrivais à Stéphane ? C'est un fou, un vrai pédant... Et puis je n'aime pas sa Science. A mon frère alors, l'excellent cœur ? Mais que lui dirai-je ? L'éternelle relation obligée... Non, je vais écrire à Jane, c'est une reine. Oui, mais elle est sévère ma reine. Je lui ferais horreur en ce moment-ci. A ma mère alors ? Oh ma petite maman, que vous ai-je fait ? Comme je vous aurais aimée si vous l'aviez voulu !

Et si je me plaignais moi-même ? Comme ce serait nouveau, ce pourrait me distraire. Si je me racontais mon histoire ? Les pensées d'hier feront diversion à celles d'aujourd'hui... Oui, c'est une bonne idée : « Mémoires inédits » par Aurore Amantine Lucile Dupin. Ce serait de bon ton. Ferai-je une préface ? Oui, c'est indispensable pour faire un ouvrage complet. Voyons... Préface : « J'écris mon histoire pour me désennuyer ». Bien, cela est véritable, positif, clair et concis. Je ne vois pas ce qu'on peut ajouter de plus et de mieux. On sait tout d'abord ce que je veux dire. Chapitre premier. Oui, mais

pour suivre les règles de l'art, il faudrait faire aussi un peu l'histoire de mes parents et celle de leurs parents en remontant jusqu'à la seconde ou troisième génération... Mais je n'ai pas le temps, si je veux finir mon ouvrage avant de dîner. Je passe directement à ma propre histoire.

Je naquis dans la rue Meslay, l'an dernier de la République, l'an premier de l'Empire. Un jour qu'ils avaient formé quelques quadrilles (ma mère portait ce jour là une jolie robe couleur de rose et mon père jouait sur son fidèle violon de Crémone), j'arrivai entre la chaîne anglaise et la queue-de-chat. On n'eut que le temps de m'envelopper dans un fichu de crêpe et de m'emporter. Ma tante Lucie dit alors : « Elle est née en musique et dans le rose, elle aura du bonheur ». C'était le 5 juillet 1804.

Je fus mise en sevrage à Chaillot pendant que ma mère partit pour l'Italie. Ma cousine Clotilde et moi demeurâmes là chez une bonne femme jusqu'à deux ou trois ans. Le jardin était un carré long, fort petit en réalité mais qui me semblait immense. Il y avait des fleurs et des légumes ; c'est là aussi que j'ai vu des papillons pour la première fois. On nous apportait à Paris le dimanche sur un âne, chacune dans un panier avec les choux et les carottes qu'on vendait à la halle. Il paraît que nous goûtions fort cette façon d'aller.

Puis, ma grand-mère me prit et fit de moi une demoiselle. J'arrivai d'Espagne dans les derniers jours d'août. J'avais la fièvre, la gale et des poux. Je repris mes sens en entrant dans la cour de Nohant. Ce n'était pas aussi beau que le palais de Madrid, à coup sûr, mais cela me fit le même effet, tant une grande maison est imposante pour les enfants élevés dans de petites chambres. On me prit, on me

décrassa. On m'apprit à lire aussi. Je devins gentille, un peu colère pourtant. Je jouais à colin-maillard, à traine-balai, à la main-chaude, à l'oie. J'avais un précepteur.

Quand j'eus seize ans, on s'aperçut, comme j'arrivai du couvent, que j'étais une jolie fille. J'étais fraîche, quoique brune. Je ressemblais à ces fleurs de buisson un peu sauvages, sans art et sans culture mais de couleurs vives et agréables. J'avais une profusion de cheveux presque noirs qui sont devenus presque blonds. En me regardant dans une glace, je dois dire pourtant que je ne me suis jamais fait grand plaisir. Je suis noire, mes traits sont taillés et non pas finis. On dit que c'est l'expression de ma figure qui la rend intéressante. Et je le crois, car en me regardant de sang froid, comme je me regarde toujours, je n'ai jamais pu comprendre comment on a fait attention à moi. Mes yeux, qu'on a vantés souvent, me semblent froids et bêtes. D'où j'en conclus qu'il faut qu'une femme s'aime beaucoup pour avoir de l'expression dans la figure lorsqu'elle se regarde et pour se trouver jolie.

Si je me voyais dans les yeux de quelqu'un que j'aime, je serais sans doute plus contente de l'ouvrage de ma mère...

Et pourtant, étant fille de deux êtres d'une beauté parfaite, j'aurais dû ne pas dégénérer... Mais je n'ai jamais pu m'astreindre à soigner ma personne. Ne pas courir au soleil lorsque ce bon soleil de Dieu vous attire irrésistiblement, ne point marcher dans de bons gros sabots de peur de se déformer le coup de pied, porter des gants, c'est-à-dire se priver de la force et de l'adresse de ses mains et se condamner à une éternelle gaucherie, vivre sous une cloche pour ne pas être

halée et flétrie avant l'âge, voilà ce qu'il m'a toujours été impossible d'observer.

J'avais l'humeur gaie et pourtant rêveuse. Car il y a des contrastes dans tous les caractères et peut être surtout dans le mien. L'expression la plus commune à mes traits était la méditation. Et il y avait dans ce regard distrait une fixité qui ressemblait à celle du serpent lorsqu'il fascine sa proie. C'était du moins la comparaison ampoulée de mes adorateurs de province... L'un d'entre eux surtout s'y laissa prendre tandis que je lui préfèrai ma jument Colette.

Puis j'eus dix-sept ans. En vérité, ai-je jamais eu dix-sept ans ? C'est si loin ! C'est si loin que si l'on ne m'assurait qu'il y a une époque dans la vie où personne ne peut passer sans compter dix-sept ans, je croirais n'avoir jamais vu cette belle saison.

Je commençai alors les veilles et les larmes. Je perdis ma bienfaitrice, mon bonheur et ma beauté. Ma mère... Oh ma mère, pourquoi ne m'avez-vous pas aimée ? Je suis bonne pourtant, vous le savez bien... Ma sœur me repoussa et me trahit. Mon frère fut toujours bon mais faible, il ne sut pas me défendre. On chassa André, on m'ôta tous ceux que j'aimais. Arrachée à Nohant, ma patrie, seule et désolée, il me restait un pauvre chien qui m'égayait par ses folies. On m'ôta aussi mon pauvre chien.

Si l'on me montrait quelque chose qui eut rapport à ce temps-là, je tressaillerais peut être d'effroi ou de douleur. Mais il est vrai que si l'on ne m'en parle pas, je n'y songe pas. Je n'ai pourtant pas le don de l'oubli. J'ai le sentiment du passé, si je n'en ai le souvenir hélas !

Et quand je regarde mon teint flétri, ma vieillesse anticipée, quand je sens dans mon cœur éteint des sanglots renfermés et des tristes veilles, je vois bien que j'ai vécu. Ah ! Ma mère, pourquoi ne m'avez-vous pas aimée ? Je suis bonne, vous le savez bien.

Quand je fus mariée, j'eus un fils. Et ce fut le plus beau moment de ma vie, celui où, après une heure de profond sommeil qui succéda aux douleurs terribles de cette crise, je vis en m'éveillant ce petit être endormi sur mon oreiller. J'avais tant rêvé de lui d'avance et j'étais si faible que je n'étais pas sûre de rêver encore. Je craignais de remuer et de voir la vision s'envoler comme les autres jours.

Je passai l'automne et l'hiver suivants à Nohant, tout occupée de mon fils. Nohant est une retraite austère par elle-même, élégante et riante d'aspect par rapport à Guillery mais en réalité plus solitaire et imprégnée de mélancolie. J'ai toujours aimé ce pays, cette nature, ce silence. Mon mari, qui était gascon, se fut soutenu dans le Midi. Le Berry l'accabla. Il le détesta longtemps.

Puis, par un beau mois de septembre, ma fille Solange vint au monde à Nohant. Le médecin arriva quand je dormais déjà et que la pouponne était habillée et parée de ses rubans roses. J'avais beaucoup désiré avoir une fille et cependant, je n'éprouvai pas la joie que Maurice m'avait donnée. Je craignais qu'elle ne vécût pas parce qu'accouchée avant terme à la suite d'une frayeur.

Mon mari s'occupant beaucoup d'opposition à cette époque était presque toujours à la ville. Je retrouvai mes compagnons d'enfance qui en général, ne plurent pas à Monsieur Dudevant. Il se fit d'autres amis. Mon frère était revenu habiter la terre de Montgivray à une

demi-lieu de Nohant. C'était lui le compagnon de mes premières années, c'était le bâtard n'étant rien officiellement, ne pouvant prétendre à rien légalement dans mon intérieur. Il y rentrait, pardonné et embrassé pour quelques larmes qu'il versait au seuil de la maison paternelle.

J'avais énormément vécu dans ce peu d'années. Il me semblait même avoir vécu cent ans, tant je me sentais lasse d'une gaieté sans expansion, d'un intérieur sans intimité, d'une solitude que le bruit et l'ivresse rendaient plus absolue autour de moi.

L'équilibre entre les peines et les satisfactions se trouva rompu. Je sentis la nécessité de prendre un parti, j'allai vivre à Paris avec ma fille. J'y vins dans l'intention d'écrire.

Je commençai alors ce que j'appelais « ma vie de gamin ». Mon caractère se formait sous cet habit d'emprunt qui me permettait de voir un milieu à jamais fermé sans cela à la campagnarde engourdie que j'avais été jusque là. J'avais écrit un premier ouvrage sous un pseudonyme, mon éditeur décida de garder le nom de Sand. Je pris vite et sans chercher le prénom de George qui me paraissait synonyme de Berrichon.

Mais qu'est ce que j'entends là ? Déjà le dîner ? J'ai donc bien rêvassé au lieu d'écrire. Deux heures se sont écoulées et je n'ai rien fait. Tant pis, ce sera pour une autre fois.

Le ciel est rouge-orange au couchant derrière le réseau noir des grands tilleuls sans feuille. La lune est presque au Zénith. Il y a donc des violettes fleuries ! Je ne les ai pas vues mais je les sens, l'air en

est imprégné. Que cet hiver est doux ! Sans la position des étoiles,
on pourrait se croire en avril. Allons dîner, puisque la cloche a sonné.

Fin